

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 80 (1951)
Heft: 4-5

Nachruf: Dernière image
Autor: Zermatten, Maurice

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
et du Musée pédagogique

Rédacteurs : Gérard Pfulg, directeur de l'Ecole normale, à Fribourg;
Eugène Coquoz, instituteur, rue Guillimann 27, à Fribourg.

Administration : Raymond Progin, inspecteur scolaire, route des Alpes, 28,
à Fribourg. Compte de chèque postal IIa 153.

Le *Bulletin pédagogique* paraît 14 fois par an, soit le 15 de chaque mois (sauf en août) et le 1^{er} des mois de janvier, mars et mai.

Le *Faisceau mutualiste* paraît 6 fois par an, soit le 1^{er} des mois de février, avril, juin, juillet, octobre et décembre.

SOMMAIRE. — Dernière Image, — La voix qui chante encore. — A la mémoire de notre cher maître, le chanoine Bovet. — 60^e Cours normal de travail manuel et d'école active. — Visite du Musée d'histoire naturelle, à Pérolles. — Documentation. — Bibliographies.

Dernière image

Je le retrouvais à Fribourg. Ce m'était une fête. Du moins dans les premiers temps. J'expliquerai tout à l'heure cette restriction. Une fête parce qu'avec lui entraient dans le compartiment l'affection, le soleil, la vie. L'affection dans cette main tendue, dans ce regard qui vous allait au fond du cœur, dans toute cette attention donnée à autrui. Tout en lui était don de soi, gentillesse appliquée à faire plaisir. Et soleil. Nous vivons, nous autres Suisses, dans la morosité. Parce que nous pensons sans cesse à nous-mêmes, à nos intérêts, à notre avenir. Nous cultivons la gravité comme une vertu. L'abbé était oubli de soi, et c'est pour cette raison qu'avec lui entraient du soleil dans le wagon de l'aube, du mouvement, oui, de la vie. Il était cigale. Non de cette race des fourmis qui ne prête qu'à juste intérêt. Il offrait, il donnait, il n'y avait qu'à prendre. Je pense que nous tenons là l'un des secrets de son immense popularité : il n'a jamais rien épargné de lui-même. Pour personne. Il n'y avait pas pour lui des gens bien et des gens moins bien. Il appartenait à tous et à

chacun ; il était le même à l'égard de tous et de chacun. Affectueux, gai, vivant.

Je le trouvais à Fribourg : nous allions à Zurich pour les séances de *Pro Helvetia*, trois ou quatre fois l'an. Et c'était chaque fois comme si nous nous étions quittés la veille. Lui, qui n'avait jamais une minute pour penser à lui-même, n'oubliait rien de son prochain. Ceux surtout, qui ont eu le bonheur d'être ses élèves, demeuraient bien présents dans son cœur, comme des enfants.

— Tu travailles trop...

— Et vous...

— Oh ! moi...

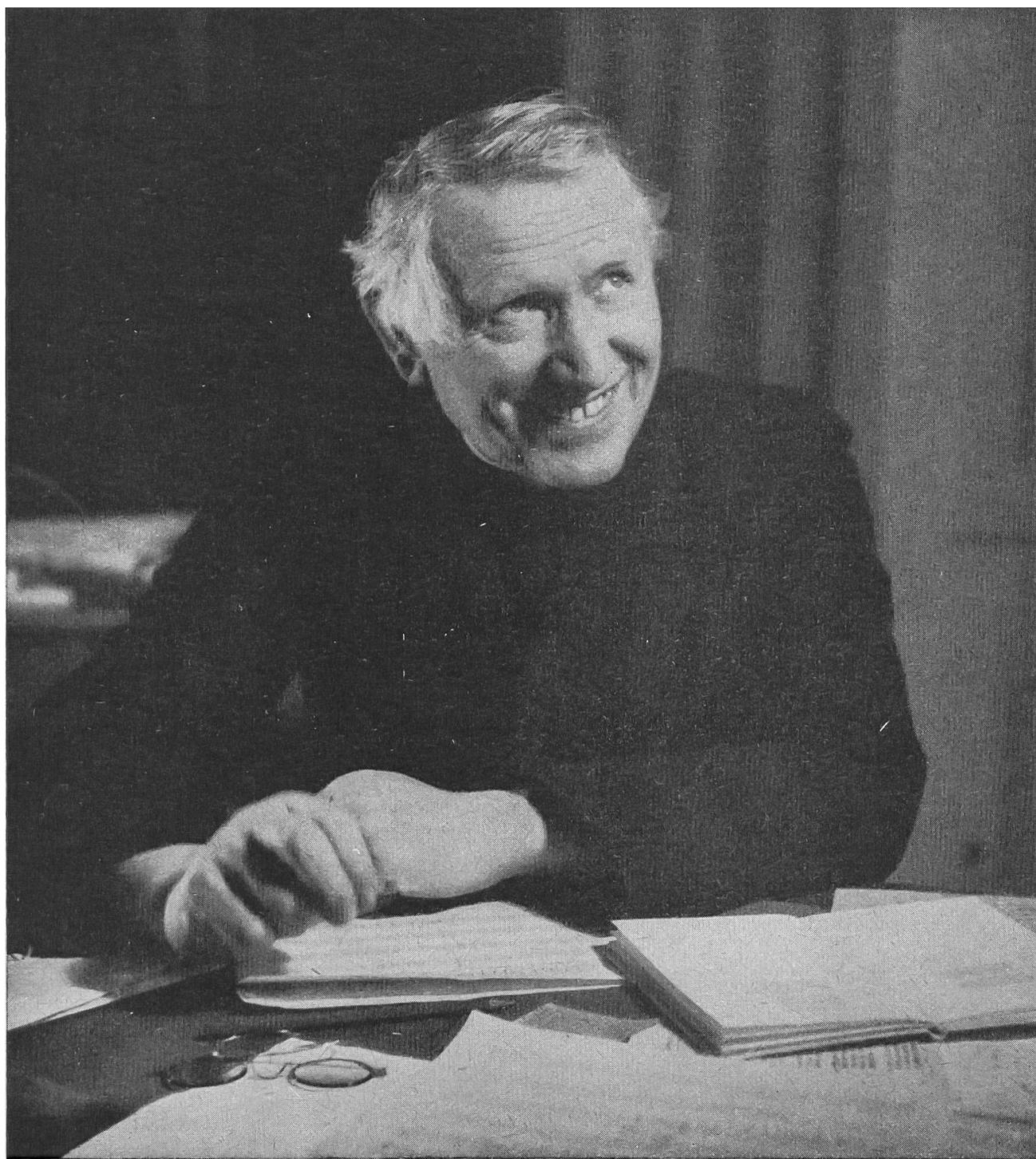
Il balayait la question de ses longs bras, aux belles mains sensibles.

Il y avait, de l'autre côté de la vitre, selon les saisons, des fleurs ou des fruits, des foins roux ou de vastes étendues de neige que les forêts bleues découpaient en espaces justes. Le halètement du train donnait à ces découpages une sorte de fièvre cinématographique qui me paraissait bien correspondre à un certain rythme de la vie moderne — de la vie en particulier — de l'abbé Bovet. Correspondance d'un homme avec son temps : je crois que ce fut là sa grandeur.

Je veux dire que l'abbé Bovet a accepté pleinement tous les risques de sa vocation dans le temps qui fut le sien. Tous les risques de sa mission, de sa vocation de prêtre-chansonnier, sans réticence et sans restriction. On l'a parfois accusé d'en *faire trop*. Mais précisément, ce *trop* fait partie de sa personnalité extraordinaire. C'est sa marque propre, c'est le signe de son passage parmi nous. D'autres travaillent dans le silence et le recueillement. Ils se concentrent, ils créent à l'usage d'un tout petit nombre, d'un tout mince public de gens très bien, et cela *aussi* est nécessaire. L'abbé Bovet taillait dans le vif de la vie ; il travaillait pour ce grand public de nos villes et de nos campagnes qui ne pèse pas ses joies aux balances des pharmaciens. Pour ce bon peuple fraternel qui ne déjeune pas de petits pains blancs, mais a faim de solides nourritures. Chacune de ses chansons, l'Abbé savait qu'elle répondait à une faim, à un besoin de ce peuple qu'il aimait. Elle était un don de lui-même, de ce lui-même qui ne savait jamais se refuser.

L'art se confondait pour lui avec la vie. Il était au milieu de la vie, non dans les marges précieuses des rares loisirs ni dans les retraites subtiles du silence et de la méditation.

Je voyais passer Berne, de l'autre côté de la vitre, puis il y avait ces affreux alignements de maisons de série, vingt, cinquante maisons absolument pareilles quand les fermes de la campagne fribourgeoise et de la campagne bernoise nous proposaient leur élégance, leur originalité, leur *style*. Là encore je découvrais comme une image



Le Chanoine Bovet à sa table de travail

de notre vie, de nos existences de série, et je pensais que l'abbé Bovet nous proposait l'exemple d'une existence engagée tout entière *contre* son temps. Je ne m'amuse pas à ces paradoxes. Je ne cultive pas la contradiction par plaisir. L'abbé Bovet a lutté contre la *standardisation* (le mot est aussi laid que la chose) qui nous menace de toutes parts. Il a senti plus intensément que personne la nécessité d'une fidélité. Nécessité d'être, de rester *de chez soi*, quand tout nous invite à accueillir des formes, des formules qui viennent d'ailleurs. Qui viennent de partout et de nulle part, qui n'ont pas de racine et qui pourtant nous séduisent. Qui sont étrangères à notre authenticité, à notre raison d'être. Il nous voulait bien fidèles, j'y insiste, à notre génie du lieu, dignes héritiers d'un héritage de traditions multiples qui nous fixent, nous encadrent, nous permettent d'être pleinement nous-mêmes. Toute sa vie fut au service de cette cause, et la chanson n'a été qu'une forme de son don de lui-même à cette cause.

C'est dans cette perspective qu'il faut regarder son œuvre.

Nous allions à Zurich pour des séances de *Pro Helvetia*, mais c'est que justement *Pro Helvetia* s'occupait et continue de s'occuper de défendre ce trésor qu'est l'héritage de notre passé, sous toutes ses formes visibles et invisibles. Ces voyages étaient pour lui très pénibles, dans les derniers temps du moins. Ces fatigues, il les acceptait parce qu'elles faisaient partie de ce réseau d'obligations qu'il s'était imposées, contre lesquelles il n'a jamais su se défendre.

Et voilà donc pourquoi son entrée dans le wagon, à Fribourg, les derniers temps, n'était plus pour moi une joie complète. Il n'en pouvait plus. Rien n'allait plus, ni le cœur, ni la tête, ni les jambes, rien. Il était livide. Il voulait encore, mais il ne pouvait plus. Il s'endormait, et sa faiblesse l'humiliait. Il n'en pouvait plus. Il luttait, mais il n'avait plus la force de gagner. Sa générosité demeurait fidèle à elle-même : elle n'était plus suivie par ce pauvre corps à qui il avait trop demandé.

C'est cette image douloureuse, mais exemplaire, que je garde de lui, en définitive : celle d'un homme généreux, trahi par sa faiblesse. Il s'efforce, il ouvre encore les mains pour donner, mais il a les mains vides. Parce qu'il a tout donné, jusqu'à son dernier souffle.

Maintenant Dieu lui aura tout rendu, au centuple.

MAURICE ZERMATTEN.